

SAISON 2017-2018

3^{ème} spectacle

Du 18 janvier au 17 février 2018

(27 représentations)

UN TAILLEUR POUR DAMES

de Georges FEYDEAU

Une coproduction du

Théâtre Royal du Parc, de l'**Atelier Théâtre Jean Vilar**,
de la **Compagnie Belle de Nuit** et de **DC&J Création**.

Avec le soutien du **Tax Shelter du Gouvernement fédéral belge**.

Le Théâtre Royal du Parc est subventionné par :
l'Echevinat de la Culture de la Ville de Bruxelles 
et la **Fédération Wallonie-Bruxelles** 

Rue de la Loi, 3 - 1000 Bruxelles
Direction-Administration : 02/505.30.40
Fax : 02/512.80.98
Location : 02/505.30.30 de 12 à 19 h
info@theatreduparc.be - www.theatreduparc.be



DANIEL OST
CRÉATEUR FLORAL

13 RUE ROYALE, 1000 BRUSSELS • TEL 02 217.29.17 • FAX 02 217.31.99
O.L.VROUWPLEIN 20, 9100 SINT-NIKLAAS • TEL 03 770.17.10 • FAX 03 770.10.00
INFO@DANIELOST.BE • WWW.DANIELOST.BE

Chères spectatrices, chers spectateurs,

Permettez-moi d'abord de vous souhaiter une belle année 2018 !

Nous avons besoin de théâtre plus que jamais et les salles pleines en sont la vibrante démonstration. Merci pour votre fidélité et votre enthousiasme. **Hamlet** et **Le Noël de M. Scrooge** ont réuni **31.193** spectateurs de tous âges et nous en sommes fiers.

Vu l'immense succès du **Noël de M. Scrooge**, nous avons décidé de garder le décor pour permettre une reprise en décembre 2018.

Vous avez été nombreux aussi à nous « supplier » de conserver le décor du **Tour du monde en 80 jours** car « il n'était pas question de ne pas reprendre ce spectacle ». Nous vous avons écoutés et nous envisageons la possibilité de reprogrammer ce spectacle dans deux ou trois ans.

Pour démarrer cette nouvelle année, nous sommes ravis de vous proposer un petit bijou concocté par Georges Lini et une équipe de comédiens formidables. Ce spectacle, coproduit avec sa compagnie Belle de Nuit et l'Atelier Théâtre Jean Vilar, a été accueilli avec enthousiasme à Louvain-la-Neuve, Mons et Namur.

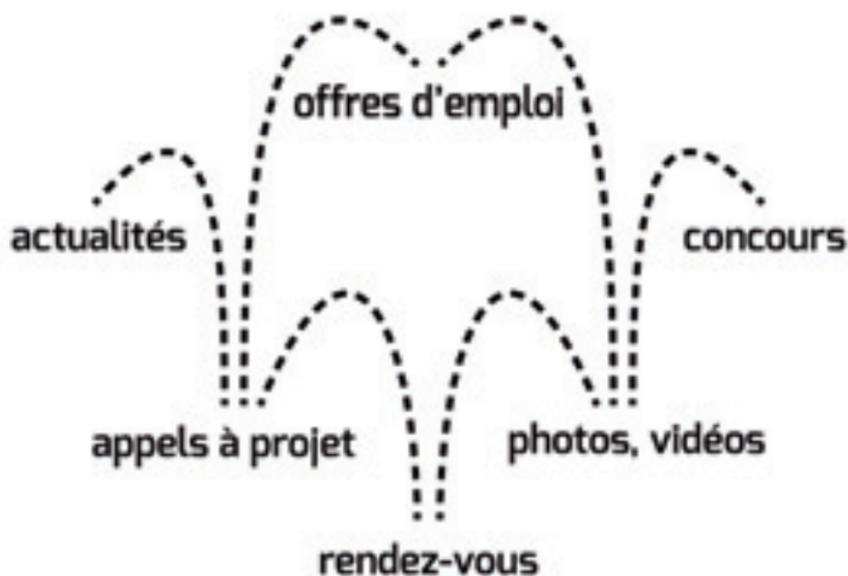
Je vous souhaite un beau moment de rires.

Thierry Debroux.



Rendez-vous sur culture.be

**Découvrez toute l'offre culturelle
en Wallonie et à Bruxelles !**



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES
CULTURE.BE

LE MOT DU METTEUR EN SCENE

Il y a peu j'écrivais : "A travers le travail de ma Compagnie je veux revisiter les textes du répertoire pour y trouver l'universel de ce que nous vivons. Faire en sorte que ces textes rejaillissent dans nos consciences pour y trouver de la « brûlance » contemporaine. Le vacarme de notre actualité. Ausculter, ouvrir et fouiller l'œuvre pour la revitaliser, y insuffler de l'ambiguïté afin de la faire raisonner au présent. Chercher et construire au-delà du texte sans pour autant en négliger le sens mais en le dépassant. La traiter comme une œuvre contemporaine pour parler aux gens d'aujourd'hui avec les moyens d'aujourd'hui. Lui faire perdre son statut de déjà vu pour en renouveler la perception, faire surgir des réponses neuves et imprévisibles."

Et voilà que je monte du Feydeau !

Notre **Tailleur pour dames** n'échappera pas à la règle. Se servir du théâtre comme un outil de reconstitution historique ne m'intéresse pas. Je ne veux ni d'un Macbeth en armure, ni d'un tailleur en costume à carreaux. Tout tailleur soit-il. A mes yeux, le théâtre "classique" ne traite plus des problématiques du monde actuel. Sans recherche de modernité, l'art perd contact avec son époque et avec le public avec lequel il doit dialoguer. Il n'a alors plus de sens car il perd les raisons de son existence.

Il s'agira donc de faire de "notre" Feydeau, notre contemporain. Mais il l'est déjà. Ou plutôt, il peut l'être. Ses pièces ne sont pas que des machines (aux impeccables rouages) à faire rire. Elles le sont bien sûr, mais pas que. Ce serait une erreur de dénier à Feydeau tout sérieux au motif qu'il fait rire. Son théâtre est un sombre théâtre, visionnaire et inquiet ; une sorte de cauchemar gai dans lequel l'auteur nous propose sa vision d'un monde décadent, qui va sombrer dans la Grande Guerre, et dans laquelle ses personnages/cobayes sont en souffrance, sortes d'animaux de laboratoire livrés aux rires des assistants/spectateurs. Ce vaudeville/cauchemar (dont la crise est toujours d'origine sexuelle soit par une surabondance réjouissante soit par une inactivité déprimante) détruit les catégories du vrai, du vraisemblable, de l'in vraisemblable pour les unifier dans un monde "d'agonie chronique", microcosme bourgeois sans hasard et sans repos où se trouvent empiégés des personnages ahuris, médusés, abasourdis, affolés qui parent d'urgence au plus pressé, tétanisés par un continuel qui-vive tant ils savent que le pire est toujours sûr. Aucun d'entre eux ne se remet d'ailleurs des dégâts subis, car les combats ne laissent aucun temps à la réflexion : aussitôt pensé, aussitôt dit, aussitôt fait, aussitôt contredit. Et lorsque les mots ne suffisent plus, les personnages endurent des coups, subissent des sévices. Ils vivent toujours au bord de l'éclatement. Cependant ils résistent pour que l'aventure continue.

Vous avez dit modernité ?

Georges LINI, metteur en scène
et directeur artistique de la *Compagnie Belle de Nuit*.

Zaabär, un concept novateur

Celui de l'association du chocolat belge
et des saveurs du monde entier.



Zaabär c'est aussi:
des ateliers publics, des ateliers privés,
des possibilités de cocktails et d'incentives.



Zaabär
belgian chocolate



Visitez notre Mega Store
125 Chaussée de Charleroi • 1060 Bruxelles (Place Stéphanie)

www.zaabar.com

GEORGES LINI.

A 27 ans, de l'avant-dernière levée, Georges Lini doit faire son service militaire. Dix mois. Pour ne pas perdre complètement son temps, il s'inscrit à l'Académie de théâtre chez Christian Lombard. Qui change sa vie. Une illumination tardive dira-t-il.

A 30 ans, il entre au Conservatoire royal de Bruxelles. Il en sort trois ans plus tard, en 1999. Depuis, il a joué et surtout mis en scène. Il a créé sa Compagnie : *Belle de Nuit*, qui fête ses 20 ans en 2018. Il se distingue aux Prix de la Critique : Prix de la mise en scène pour **La cuisine d'Elvis**, du meilleur spectacle pour **Incendies**, et est nommé à la mise en scène pour **Marcia Hesse**. Un de ses derniers spectacles, **L'Entrée du Christ à Bruxelles**, est nommé dans la catégorie Meilleur seul en scène.

Il travaille notamment avec l'Atelier Théâtre Jean Vilar, le Théâtre Royal de Namur, de Mons, le Théâtre de Poche, l'Atelier 210, mais aussi avec le Théâtre Le Public, le Théâtre Le Méridien, le Théâtre des Martyrs, ou encore le Théâtre Royal des Galeries.

Au Théâtre Royal du Parc, il figure dans **Britannicus** de Racine (1999), assiste Yves Larec dans la mise en scène de **Léonie est en avance** et **Feu la mère de Madame**, de Feydeau (2000), puis joue **Cinna** dans la pièce éponyme de Corneille (2003). Par la suite, il met en scène **Les cabots magnifiques** de Thierry Debroux (2012) et **Un conte d'hiver** de Shakespeare (2016), qui se joua également au Vilar. Les deux théâtres se sont associés pour coproduire, en cette fin d'année 2017, **Un tailleur pour dames**, de Feydeau, avec un Georges Lini qui voit grand pour sa mise en scène, dont la presse souligne l'ingéniosité et la modernité, et qui se trouve sublimée par le talent des scénographes Thibaut De Coster et Charly Kleinermann.

Professeur par intermittence au Conservatoire royal de Mons et à l'Institut des Arts de Diffusion, il est également passionné



Les desserts de Laura sont en vente au bar-foyer

Confectionner la pâte, battre la crème, préparer un glaçage, et bien sûr déguster des desserts : cela m'enchanté depuis ma plus tendre enfance, depuis que ma maman m'apprenait ses tours de main dans sa cuisine de Californie. Aujourd'hui je respecte encore son conseil le plus important : utiliser les meilleurs ingrédients disponibles.

De ma région natale de la baie de San Francisco à Bruxelles, j'aime toucher la vie des autres et je suis fière de partager mon amour de la pâtisserie typiquement américaine. J'ai créé de nombreuses recettes ; avec celles de ma maman, nous créons une tradition familiale.

Confectionner des gâteaux me permet de revenir à mes racines. Cela forme comme des liens sucrés et savoureux entre mon enfance en Californie et la famille que j'ai fondée à Bruxelles. J'espère que mes desserts vous feront aussi la vie plus douce !

www.eatdessertfirst.be

0478 540 393



par l'enseignement. La transmission est primordiale à ses yeux.

Georges Lini aime par-dessus tout ses enfants, sa compagne, sa campagne, la bonne bouffe, voyager, boire un coup, ses quelques ami(e)s, lire, courir et Liverpool FC.



Sophia Leboutte, Félix Vannoorenberghe et Luc Van Grunderbeeck dans ***December Man***, création mondiale de Colleen Murphy, au Théâtre de Namur en septembre 2017, dans une mise en scène de Georges Lini.

* * * * *

LA COMPAGNIE « BELLE DE NUIT ».

C'est en 1998 que la Compagnie Belle de Nuit voit le jour. La Compagnie est créée pour le spectacle **Derrière les collines** de J.-Cl. Bourdon. Les premiers projets de la Compagnie sont joués dans des conditions difficiles et sans moyens, notamment aux Tréteaux de Bruxelles, à la Soupape, à l'XI Théâtre...

En réponse à ces difficultés, elle ouvre en 2004 un nouveau lieu : la *Zone Urbaine Théâtre* (ZUT), en plein cœur de Molenbeek. Six ans après sa création et une trentaine de créations contemporaines de qualité à son actif, le ZUT annonce sa fermeture faute d'aides et de moyens financiers.

Cette grande aventure du ZUT aura permis de démontrer, par la qualité et l'innovation des spectacles comme **Juliette à la foire**, **La cuisine d'Elvis** (Prix de la mise en scène) ou **Incendies** (Prix du meilleur spectacle) qu'ils avaient leur place dans le paysage théâtral.

La Compagnie Belle de Nuit sera accueillie en résidence à l'Atelier 210 jusqu'en 2010, avec quelques créations marquantes dont **Marcia Hesse** (nomination pour la Meilleure mise en scène) et **Britannicus**.

De 2011 à 2013, la Compagnie voyage tous azimuts, avec entre autres le **Projet HLA** au Théâtre de Poche. En 2014, elle obtient enfin une convention avec la Fédération Wallonie-Bruxelles. Cette année-là, elle coproduit avec la Charge du Rhinocéros les deux spectacles **La gêne du clown** et **Lisbeths** (créés à Avignon).

2015 est une année de transition, un tournant, une année sabbatique qui a permis de faire le point et de prendre un nouveau départ en 2016 avec deux spectacles : **Un conte d'hiver** (joué au Théâtre du Parc) et **Tristesse animal noir**.



Un conte d'hiver, de Georges Lini d'après William Shakespeare, au Théâtre Royal du Parc, saison 2015-2016. Photo : Sébastien Fernandez.

Une nouvelle façon de travailler s'installe, un réel travail de compagnie, où tous les collaborateurs artistiques sont impliqués davantage dans le processus de création.

Fin de l'année 2017, c'est un nouveau coup dur pour Belle de Nuit qui se voit refuser un contrat-programme de la Fédération Wallonie-Bruxelles et bénéficiera pour les trois années à venir d'une aide pluriannuelle de 40.000 €...

En ce début 2018, la Compagnie Belle de Nuit fête ses 20 ans. Nous lui souhaitons encore de longues années d'aventures !

* * * * *

GEORGES FEYDEAU, CURIEUX HOMME.

La belle Lodzia.

Le mari d'une dame à la vertu fort peu farouche se plaignait de ce que leur petit garçon, âgé de cinq ans, fût affreusement gâté :

- Quel enfant terrible : toujours dans les jupes de sa mère !

Sur quoi Feydeau d'observer :

- Il s'y fera de belles relations.

Un de ces « mots » parmi d'autres – nous en citerons quelques-uns un peu plus loin. Mais qui pouvait fort bien concerner son auteur.

La maman de Georges Feydeau, Lodzia Zalewska, une ravissante Polonoise, fut l'une des plus jolies femmes du Second Empire, qui en comptait pourtant beaucoup. Pas plus que bien des dames de cette frétilante époque, elle ne jouissait de la réputation d'un dragon de vertu. Si bien que lorsque naquit le petit Georges, le 8 décembre 1862, les mauvaises langues se demandèrent s'il était bien le fils de son papa, ou de Napoléon III en personne, ou encore du duc de Morny, le très galant demi-frère de l'Empereur.



Georges Feydeau (1862-1921).

Nous verrons que cette attribution de paternité – si hasardeuse qu'elle ait pu être – hanta les derniers jours de notre auteur. Mais nous sommes loin d'en être là.

L'auteur de « Fanny ».

Un monsieur est l'amant d'une femme mariée. Il est affreusement jaloux. La dame lui a juré qu'entre son mari et elle, il ne se passait plus rien ; mais là, vraiment rien ! Voulant en avoir le cœur net, notre homme, une nuit, a la malencontreuse idée de se hisser jusqu'au balcon de la chambre de sa maîtresse ; et là, par les rideaux entrebâillés, il a tout le loisir de s'apercevoir qu'entre les deux époux, ma foi, il se passe encore pas mal de choses.

Je m'arrachais les joues avec mes ongles. Son mari, lentement, l'avait suivie. Et pas d'arme sur moi ! Je voulais immédiatement l'égorger, la déchirer, plonger mes bras dans les entrailles de cette femme stupide. Tout son sang n'eût pas suffi pour payer mon abominable torture...

Le pauvre garçon se contente heureusement de s'évanouir, là, sur le balcon. Il ne revient à lui qu'avec la fraîcheur du matin. Tel est le sujet de **Fanny**, roman de M. Ernest Feydeau, paru en l'an 1858.

Le succès de cette œuvre audacieuse – fort admirée par les amis de l'auteur, Théophile Gautier et Gustave Flaubert - fut prodigieux. Plus grand encore quand l'Archevêque de Paris la stigmatisa publiquement, du haut de la chaire de Notre-Dame. Si bien que le romancier, quand il fallut en tirer de nouvelles éditions, y ajouta cette dédicace : « A Monseigneur l'Archevêque de Paris, en hommage reconnaissant ». Il publia d'autres romans quelque peu décollétés, tels que **Le mari de la danseuse** et **Le roman d'une jeune mariée** ; mais aussi, en 1862, une volumineuse, très érudite et très complète **Histoire des usages funèbres et des sépultures chez les peuples anciens**.

Que cet homme aux talents si divers ait été ou non l'auteur des jours du petit Georges, peu importe. Il fut en tout cas le meilleur, le plus indulgent des papas. En voici la preuve.

Comment on devient vaudevilliste.

Georges Feydeau lui-même nous a conté ainsi ses débuts d'auteur dramatique. *Comment je suis devenu vaudevilliste ? C'est bien simple. Par paresse, tout simplement... J'étais tout enfant, six ans, sept ans. Je ne sais plus. Un soir, on m'emmena au théâtre. Que jouait-on ? Je l'ai oublié. Mais je revins enthousiasmé. J'étais touché. Le mal venait d'entrer en moi. Le lendemain, après n'en avoir pas dormi de la nuit, dès l'aube, je me mis au travail. Mon père me surprit. Tirant la langue et, d'une main fiévreuse, décrépant mes cheveux emmêlés par l'insomnie, j'écrivais une pièce, tout simplement.*
- Que fais-tu là ? me dit mon père.
- Une pièce de théâtre, répondis-je avec résolution.

Quelques heures plus tard, comme l'institutrice chargée de m'inculquer les premiers éléments de toutes les sciences en usage – une bien bonne demoiselle, mais combien ennuyeuse ! – venait me chercher, mon père intervint : - Laissez Georges, dit-il doucement, il a travaillé ce matin. Il a fait une pièce. Laissez-le.
Je vis immédiatement le salut, le truc sauveur. Depuis ce jour béni,

toutes les fois que j'avais oublié de faire mon devoir, d'apprendre ma leçon, je me précipitais sur mon cahier de drames. Et mon institutrice, médusée, me laissait la paix. On ne connaît pas assez les ressources de la dramaturgie.

C'est ainsi que je commençai à devenir vaudevilliste.

Ce jeune prodige avait dix ans, quand il alla soumettre l'un de ses ouvrages à l'écrivain réputé qu'était Henri Meilhac. L'auteur de **La vie parisienne** lui rendit le manuscrit en lui disant : « *Mon fils, ta pièce est stupide. Mais elle est scénique. Tu seras un grand homme de théâtre !* ».



Un auteur dramatique précoce :
Georges à 11 ans.

Un élève déplorable.

Hélas ! peu après qu'ait été formulée cette prédiction, le père du juvénile écrivain mourut.

Ernest Feydeau avait cru pouvoir conjuguer ses activités de romancier et d'archéologue avec celles de boursier. Et bien entendu, la Bourse le ruina. Accablé de soucis, il succomba à une rupture d'anévrisme, le 29 octobre 1873 : Georges avait dix ans. La famille Feydeau se serait trouvée dans une situation difficile si un ami de longue date, l'excellent Henry Fouquier, haut fonctionnaire de la République naissante, n'était venu à son aide. Il commença par obtenir des éditeurs de nouveaux tirages des meilleures œuvres du pauvre Ernest, ce qui produisit quelque argent. Enfin, très épris

de la toujours belle Lodzia, il demanda sa main, qui lui fut aussitôt accordée. Cette heureuse union fournit à Georges une petite sœur, Henriette.

Un Georges qui traînait de lycée en lycée, s'y montrait d'une indolence et d'une paresse exceptionnelles. A la fin de ses études – exploit rarissime ! – il parvint à n'obtenir aucun diplôme.

Il ne songeait qu'au théâtre. Il écrivait des pièces : de sombres mélodrames dont le héros, avant la chute du rideau, ne manquait pas de mourir longuement entre les bras de sa bien-aimée. Avec son ami Adolphe Louveau, il montait des spectacles où il dévoilait un remarquable talent d'imitateur des comédiens en renom. Le célèbre critique Francisque Sarcey, ayant été voir l'une de ces représentations, écrivit : « *Il a bien de l'esprit, ce jeune homme, et de l'esprit sans effort, et avec cela, pas cabotin du tout ; gardant le ton de l'homme du monde dans ses amusements.*

Cependant, ses études terminées – si l'on peut dire ! – Georges dut songer à faire son année de service militaire.

Un discutable soldat.

On a retrouvé son livret militaire. Il porte ces deux flatteuses mentions : instruction primaire développée ; nageur ordinaire. Demandons à son meilleur biographe, Jacques Lorcey, de nous dire ce que fut ce valeureux soldat : *Son but essentiel étant de se fatiguer le moins possible, en coupant le plus élégamment du monde aux diverses corvées et punitions, il imagine bientôt un excellent moyen de « tirer au flanc » et demande à suivre des cours pratiques d'infirmier. Son instruction est jugée « nulle en ce qui concerne les soins à donner aux malades »... Mais on lui apprend « la manœuvre de la pompe des voitures » et il devient, après de grands efforts, un « technicien des brancards » très averti.*

Deux choses seulement l'intéressaient. Tout d'abord les dames, auprès desquelles sa jolie figure, sa nonchalance amusée et une élégante ombre de moustache lui valaient les plus tendres succès. Ensuite, encore et toujours, le théâtre. Echappant par mille subterfuges à l'austère entraînement du *technicien des brancards*, il courait s'enfermer dans sa chambre et il écrivait. Il écrivait **Tailleur pour dames.**

Ayant obtenu une permission de nuit, il courut passer celle-ci en compagnie d'une de ses conquêtes. Nuit semble-t-il fort agitée, si

bien que l'heureux gaillard ne se réveilla qu'au début de l'après-midi.

Rentrant en hâte à la caserne, il se heurta à son capitaine, homme peu commode :

- *D'où venez-vous ?*

Le soldat Feydeau, dans un garde-à-vous impeccable, répondit calmement :

- *Mon capitaine, je viens de déjeuner chez le colonel.*

Le capitaine n'insista pas.

Un singulier journaliste, un secrétaire intermittent.

Rendu à la vie civile, Georges Feydeau se trouva confronté à ce grave problème : comment gagner sa vie ?

Il avait bien écrit quelques monologues drôlatiques (la mode était aux monologues) que des comédiens réputés allaient dire dans les salons, mais cela ne rapportait guère. Un ami le fit entrer au journal *Le Rappel*. On confia à Feydeau le courrier théâtral. Le Théâtre du Vaudeville, où se jouait un four ténébreux et qui ne faisait pas un sou, lui envoya un communiqué, qu'il compléta ainsi : *Hier soir, le Vaudeville a refusé 300 personnes.* (Communiqué). *Il a eu tort.* (La Rédaction).

On déplaça ce débutant si prometteur à la rubrique des courses. Un jour, par ses soins, y parurent ces lignes, qui soulevèrent quelques protestations : *L'abondance des matières nous oblige à remettre à demain nos pronostics pour les courses d'aujourd'hui.*

Ce fut la fin de la carrière journalistique de Georges Feydeau.

Son ami Adolphe Louveau, ayant bénéficié d'un héritage assez coquet, avait pris la direction du Théâtre de la Renaissance. Sous un pseudonyme : sa vertueuse famille s'opposant à ce que le nom sans tache des Louveau fût mêlé en quoi que ce soit à cette chose immorale qu'est le théâtre. L'ami Adolphe s'appelait donc maintenant Fernand Samuel. Il proposa à Feydeau d'être son secrétaire de direction. Hélas ! être au théâtre toute la journée, et encore dans le même théâtre chaque soir, voilà qui n'enchantait guère ce « tire-au-flanc » invétéré qu'était Georges. Une nouvelle amourette et, sans avertir, il s'évanouissait dans la nature plusieurs jours durant. Le pauvre Fernand Samuel – dont, par ailleurs, les affaires n'étaient guère brillantes – s'en arrachait des poignées de cheveux.

Une explication eut lieu. Il fut entendu que Feydeau abandonnerait ses fonctions de secrétaire, et qu'en compensation, la Renaissance

monterait la pièce qu'il avait écrite sous les drapeaux : **Tailleur pour dames**.

Premier succès inattendu.

Cela commença mal. Les deux têtes d'affiche de la Renaissance, Raimond qui devait être Moulineaux, et Saint-Germain qui devait être Bassinet, s'étaient brouillés à mort et avaient juré de ne plus jamais jouer ensemble. Voilà Raimond parti en claquant les portes. Qui allait être Moulineaux ?



Saint-Germain, qui créa Bassinet.

La Renaissance comptait dans ses rangs un jeune comédien voué aux rôles subalternes. Ce Félix Galipaux avait joué dans les représentations d'amateurs organisées naguère par Feydeau et Fernand Samuel (ex-Louveau). Pourquoi ne pas lui offrir cette chance, pensèrent les deux amis. Chance, en effet. Dans Moulineaux, notre Galipaux fut irrésistible de drôlerie, à la fois d'extravagance et de vérité. Ce fut pour lui le début d'une étincelante carrière de comédien fantaisiste. Si universellement admiré qu'il a laissé un mot au dictionnaire de la langue française : le mot « galipette ».

Mais nous n'en sommes pas encore là. Le soir du 17 décembre 1886, Feydeau et Fernand Samuel sont inquiets. Au premier entracte, leur inquiétude ne connaît plus de bornes. On a en effet joué, en lever de rideau, un acte de Labiche, **Le choix d'un gendre**. Si alertement enlevé que le public a ri aux larmes et n'en a plus fini d'applaudir. Quelle figure va faire la nouvelle pièce après un tel triomphe ? Les comparaisons ne peuvent être qu'à son désavantage.

Eh bien, dès les premières



Galipaux qui créa Moulineaux ; ici dans un tout autre rôle, bien entendu.

répliques, les spectateurs se remettent à rire, mais à rire, à hoqueter, se gondoler, se convulser. La soirée se termine en apothéose.

Les finances du Théâtre de la Renaissance vont pour un bout de temps être au beau fixe. Le brave Fernand Samuel rayonne, dans la tenue qu'il a adoptée, dit-il, pour apitoyer ses créanciers : habit élimé jusqu'à la corde, chemise plus que douteuse. Ce soir-là, Feydeau lui dit :

- *Eh bien, mon vieux, tu es content ? Ça va mettre du beurre dans tes épinards... Tu vas pouvoir un peu soigner ta toilette !*

Samuel se vexe :

- *Moi ?... Mais mon cher, sans en avoir l'air, je prends mon bain tous les matins !*

Et Feydeau :

- *Je veux dire que... tu vas pouvoir changer l'eau.*

« **La sauce est délicieuse !** ».

Les critiques, tout en faisant quelques légères réserves sur le manque de sérieux du spectacle – ah ! ces critiques, avides de pensée profonde, et qui préfèrent Emile Augier à Labiche, Paul Hervieu à Courteline... et ce n'est pas fini, croyez-moi ! – n'en furent pas moins unanimement élogieux.

Edmond Stillig, réputé chroniqueur des *Annales du Théâtre*, commençait par rappeler le succès de la pièce de Labiche, en début de représentations : *Il nous semblait à tous que, contrairement aux usages, le dessert nous avait été servi le premier, et gare au rôti, s'il n'était cuit à point, et assaisonné d'une sauce suffisamment relevée... Eh bien, pour continuer cette comparaison culinaire, si le rôti est un peu faible, la sauce est délicieuse. Il n'y a, pour ainsi dire, pas de pièce dans **Tailleur pour dames**, mais quelle gaieté dans les dialogues, que de bonne humeur, que de mots plaisants, que de drôlerie dans cette gaminerie, que d'imprévus dans cette folie, que d'inventions comiques en cet imbroglio qui a obtenu le succès le plus franc qu'on puisse souhaiter à un débutant !... Tout cela est excessivement drôle et excessivement gai, d'une gaieté et d'une drôlerie continues...*

Ajoutons cette constatation, destinée sans doute à rassurer les spectateurs de vertu chatouilleuse : *Comme toutes les bonnes farces, celle-ci se termine à la satisfaction générale de la morale...*

Au dénouement, la morale est sauve, en effet. Mais ouf, elle a eu chaud.

Autre morale, moins réjouissante, hélas, tirée par un ami de Feydeau, le critique Jules Prével. A peine les applaudissements s'étaient-ils éteints, il lui dit : *On vous a fait votre succès, ce soir, mais on vous le fera payer.*

Plus tard, Feydeau devait écrire : *Jamais homme n'avait parlé avec tant de sagesse et de vérité !*

Des avantages de l'inexactitude.

En cinq ans, de 1887 à 1892, Feydeau fit jouer six nouvelles pièces complètes et deux pièces en un acte : huit insuccès.

Certaines de ces œuvres ont fourni, par la suite, une très réjouissante carrière : **Chat en poche**, **Les fiancés de Loches**... Et à leur création, le public se divertit fort. Mais voilà, les critiques boudaient. Et à cette candide époque, sans bonne critique, pas de succès possible.

Découragé, Feydeau songea un moment à cesser d'écrire des pièces et devenir comédien, métier pour lequel il avait de grandes dispositions.

Deslandes, directeur du Vaudeville, songea à lui pour une pièce écrite en collaboration par Pierre Decourcelle et Paul Bourget, **Mensonges** (curieuse association du père des **Deux gosses** et autres mélos larmoyants et du grave auteur du **Disciple** et **Cruelle Enigme** !).

Feydeau hésitait. Pour le convaincre, Decourcelle et Bourget prirent rendez-vous pour lui avec le directeur. Et auparavant eurent soin d'inviter à déjeuner le candidat comédien. Déjeuner succulent, accompagné d'un défilé des plus fines bouteilles. Aux liqueurs – abondantes autant que délicieuses, elles aussi – Feydeau, enfin, se laissa persuader. Nos trois compères, d'une démarche un peu hésitante, se dirigèrent vers le Vaudeville. Leurs agapes s'étaient prolongées plus que prévu. Deslandes ayant attendu, avait fini par s'impatienter. Quand ils arrivèrent, il était parti depuis dix minutes.

Feydeau devait écrire, en se rappelant ce tournant de sa vie : *J'ai compris ce jour-là quel avantage on peut tirer de l'inexactitude ; aussi j'ai juré d'être en retard toute ma vie. Jusqu'à présent, j'ai tenu parole.*

Il l'avait échappé belle. Privé de sa présence, **Mensonges** fut l'un des fous les plus noirs de l'histoire du théâtre.

Où Marianne séduit successivement deux auteurs dramatiques.

C'est aussi le moment que notre homme choisit pour se marier. Il avait mené la plus agréable des vies de bâton de chaise. Voilà qu'il tomba amoureux.

Marianne était la fille de Carolus-Duran, peintre renommé à l'époque, l'un de ces « pompiers » universellement honnis il n'y a guère, et auxquels, depuis quelques temps, on daigne reconnaître quelque mérite.



Marianne, par son père Carolus-Duran.

Intelligente et belle, impulsive, facilement enthousiasmée, Marianne Carolus-Duran est, par surcroît, ce qu'il est convenu d'appeler un « beau parti ». Aussi a-t-elle une foule d'admirateurs, dont le beau Georges va venir grossir les rangs (Jacques Lorcey).

Il n'était pas, lui, « un beau parti », ce garçon qui, après un premier succès, accumulait les échecs. Mais une fois de plus, sa désinvolture, son esprit, sa moustache jouèrent leur rôle. Le mariage fut célébré le 14 octobre 1889.

Marianne devait donner à son époux quatre beaux enfants : une fille, puis trois garçons. Sur cette aimable petite bande, nous avons le témoignage du fils d'un ami du papa, le célèbre comédien Lucien Guitry, le petit Sacha, qui venait partager les jeux des enfants Feydeau. Il dira plus tard : *Cette famille est l'image du bonheur.*

Et il nous racontera comment la charmante Marianne inspira ses premières ardeurs amoureuses au galopin qu'il était. Il en était fou. Un baiser sur la joue le transportait au septième ciel. Un jour, il décida de déclarer son amour. Il brisa sa tirelire et acheta un coûteux, un magnifique bouquet de violettes. Qu'il tendit, tout rougissant à la dame, en entrant dans son salon...

Elle a pris le bouquet et elle m'a dit tout simplement :

- *Oh ! les jolies violettes ! Tu remercieras bien ton papa de ma part, mon chéri !*
- *Et moi, comme un grand idiot, je n'ai rien trouvé à dire.*

Oui, pendant plusieurs années, ce fut un ménage délicieux que celui de Georges et Marianne. Mais qui, nous le verrons, allait tristement se déglinguer...

Où l'on voit Madame Micheau sortir de son lit.

Pourtant Feydeau devait renouer avec le succès. Et quel succès !

Il avait écrit simultanément deux nouvelles pièces : **Monsieur Chasse** et **Champignol malgré lui**, cette dernière inspirée de ses souvenirs militaires ; il les porta toutes deux aux directeurs du Théâtre du Palais Royal, qui acceptèrent d'enthousiasme la première. En ajoutant :

- *Quant à votre deuxième manuscrit, vous feriez bien de le ranger à tout jamais dans un tiroir. Ca n'a pas la moindre chance de succès !*

S'en retournant, à la fois satisfait et déconfit, Feydeau eut l'idée d'aller dire bonjour à son ami l'infortuné Henri Micheau, directeur du Théâtre des Nouveautés. Infortuné en effet : il venait de multiplier les fours ; sa salle était de celles dont Tristan Bernard devait dire plus tard : *il est prudent d'y venir armé, l'endroit étant particulièrement désert.*

Menacé de la ruine la plus totale, ayant chez lui sa pauvre mère, malade et alitée, Micheau demanda à voir le manuscrit que son visiteur portait sous le bras, avec ces mots désabusés : *Au point où j'en suis, je n'ai rien à perdre, je verrai bien.*

Puis il regagna son logis, afin de lire la pièce. Mais laissons ici la parole à Marcel Achard : *Micheau, qui était expéditif, s'enferma dans son bureau avec le manuscrit. Après le premier acte, son œil brillait, il poussait des : Oh ! Oh ! et des Ah ! Ah ! Et c'est avec fièvre qu'il commença la lecture du deuxième. Celui-ci terminé, il se rua dans l'escalier, monta quatre à quatre jusqu'à la chambre de sa mère. Tu peux te lever, lui dit-il, je t'apporte la fortune. La voici ! Et il jeta le manuscrit sur l'édredon.*

Une pièce qui se transforme en pantomime.

Avril 1892 fut un mois faste pour la famille Feydeau. Le 16, Marianne donna le jour à son premier garçon, Jacques. Le 23 vit le triomphe de **Monsieur Chasse**, au Palais-Royal.

Tempêtes de rires, acclamations et cette fois, critique excellente. Voyez *Les Annales du Théâtre* : ... un vrai succès, un vrai succès incontesté et mérité...les bravos de toute une salle énormément

« *UN TAILLEUR* »

de **Georges**

Bassinot
Moulineaux
Aubin
Etienne et Mme d'Herblay
Mme Aigreville
Suzanne
Yvonne
Rosa et Pomponnette

Mise en scène : Georges LINI
Assistanat : Nargis BENAMOR
Scénographie et costumes : Thibaut DE COSTER
et Charly KLEINERMANN
Vidéo et son : Sébastien FERNANDEZ
Lumières : Jacques MAGROFUOCO
Construction du décor : L'Entrepool/Vincent RUTTEN

POUR DAMES »

FEYDEAU.

Thierry JANSSEN
Stéphane FENOCCHI
Eric DE STAERCKE
Michel GAUTIER
Marie-Paule KUMPS
France BASTOEN
Isabelle DEFOSSÉ
Louise JACOB

Direction technique : Gérard VERHULPEN
Régie : David LEMPEREUR
Régie plateau : Cécile VANNIEUWERBURGH
Régie lumières : Noé FRANCO
Régie son : Loïc MAGOTTEAUX
Accessoiriste : Zouheir FARROUKH
Habilleuse : Gwendoline ROSE



THIERRY JANSSEN



STÉPHANE FENOCCHI



ERIC DE STAERCKE



MICHEL GAUTIER



MARIE-PAULE KUMPS



FRANCE BASTOEN



ISABELLE DEFOSSÉ



LOUISE JACOB



GEORGES LINI
Mise en scène



NARGIS BENAMOR
Assistanat



CHARLY KLEINERMANN et THIBAUT DE COSTER
Scénographie et costumes



SÉBASTIEN FERNANDEZ
Vidéo et son



JACQUES MAGROFUOCO
Lumières



VINCENT RUTTEN
Construction du décor

amusée et absolument conquise...



On va voir une pièce de Feydeau !... (Dessin d'Albert Guillaume.)

Et ce n'était rien encore à côté de ce qui attendait Champignol, le 5 novembre suivant. Écoutons cette fois Francisque Sarcey : ... *Je ne vous décrirai pas le public ; il était épuisé, il était mort de rire, il n'en pouvait plus. A la fin de la pièce, le fou-rire qui avait saisi et qui secouait toute la salle était si bruyant qu'on n'a plus entendu ce que disaient les acteurs : l'acte s'est achevé en pantomime.*

La fortune du pauvre Micheau était assurée. On peut imaginer sa maman jaillissant de son lit de douleur pour gambader plus à son aise. Les nouveautés devinrent, avec le Palais-Royal, le théâtre attiré de Georges Feydeau. Quand il fallut démolir la salle, pour permettre le percement de la rue des Italiens, la représentation de clôture, le 30 juin 1911, fut encore consacrée à **Champignol malgré lui**. C'était la 1032^{ème} fois que l'on jouait la pièce dans ce même théâtre.

Dès lors, et pendant seize ans, notre auteur ne va plus connaître que des soirées triomphales : **Le système Ribadier** (1892) ; **Un fil à la patte** (1894) ; **L'hôtel du libre-échange** (1892) ;

Le dindon (1896) ; **La dame de chez Maxim** (1899) ; **La main passe** (1804) ; **La puce à l'oreille** (1907) ; **Occupe-toi d'Amélie** (1908), ...

Nous reviendrons sur l'une ou l'autre de ces pièces. Mais avant cela, essayons d'esquisser le portrait de M. Georges Feydeau, au plus beau moment de sa gloire.

Des moustaches qui inspirèrent le dictionnaire Larousse.

Nous l'avons dit, il avait un charme fou, et le garda à peu près jusqu'à la fin de ses jours. Louis Verneuil, qui eut l'honneur d'être son gendre, le décrit ainsi : *Dans sa jeunesse, Feydeau avait été l'un des hommes les plus beaux qu'on pût imaginer, d'une beauté fine, racée et bien française. Très grand, très blond, le visage d'une harmonieuse régularité, des dents éclatantes que ne dissimulait pas la fine moustache relevée en pointes, de longues mains blanches, un maintien d'une grâce et d'une dignité incomparables, un peu froid peut-être, et distant, mais sans morgue, c'était véritablement un grand seigneur...*

Robert de Flers : *Je revois Georges Feydeau : son élégance, sa distinction physique, son air souriant et détaché, son geste plein de franchise et d'aisance... Chez lui, tout était grâce et bonne grâce, par le don, par l'absence d'effort.*

Et Sacha Guitry : *Il avait dans son jeu tous les atouts : la beauté, la distinction, le charme, le goût, le talent, la fortune et l'esprit... Son visage était si fin, si beau, si français que c'est lui que M. Larousse avait choisi pour illustrer le mot « moustache ».*

Pourtant, parlant toujours de cet homme si comblé par les Dieux, Sacha Guitry ajoute : *C'était un solitaire, et cet homme qui faisait éclater de rire ses contemporains, a traversé la vie mélancoliquement.*

D'où venait-elle, cette mélancolie qui finit sans doute par le tuer ? Que l'on n'aille pas dire que tous les auteurs gais sont tristes ! A la même époque, le bon Tristan Bernard était l'homme le plus joyeux qu'on pût trouver.

Mais alors, pourquoi ?...

« **Raconte-la moi !** ».

Peut-être pour cette première raison : cet auteur, dont la production est si vaste et qui travailla tant, était resté un épouvantable

paresseux. Tout effort lui était une souffrance. Faisons encore appel à Louis Verneuil : *Un jour, j'étais assis avec lui à la terrasse du Napolitain. Une inconnue passe, entre dans le café, et s'assied à quelques mètres derrière nous. Je m'exclamai :*

- *Oh ! la jolie femme !...*
- *Où cela ?... me dit Feydeau.*
- *Là, à côté de la porte, la première table à droite.*

Feydeau jette un coup d'œil, constate qu'il lui faudrait se retourner entièrement pour voir la personne désignée, y renonce et me dit : Raconte-la moi !...

Une autre fois, arrêtant un chasseur de restaurant qui voulait l'aider à passer son pardessus :

Laissez, murmura-t-il, c'est mon seul exercice !...

Ce n'était encore rien que l'effort physique. Mais s'asseoir à sa table de travail, se trouver devant ce que Mallarmé a appelé *le vide papier que sa blancheur défend !*, c'était pour Feydeau un supplice.

Les directeurs de théâtres en étaient réduits à commencer les répétitions des premiers actes alors qu'on ne savait encore rien du dernier.

C'est ce qui arriva pour cette merveille de drôlerie qu'est ***Occupe-toi d'Amélie !***

Une nuit bien employée.

Un autre ami de Feydeau a raconté comment la pièce fut terminée. Depuis un mois et demi, on répétait les deux premiers actes aux Nouveautés. Le directeur, le désormais prospère Henri Micheau – et qui craignait sans doute de voir sa chère maman replonger dans son lit ! – commençait à s'affoler.

S'affolaient aussi les deux comédiens favoris de l'auteur et ses meilleurs amis, l'exquise Cassive et Marcel Simon. Celui-ci et Michel Georges - Michel, un soir, ramenèrent Feydeau chez lui, bien décidés à n'en sortir qu'avec le troisième acte en poche :

- *Asseyez-vous là, nous dit Feydeau, en nous donnant du papier et des porte-plumes. Je vais vous jouer la scène de la Mairie et de l'Homme à la loupe... Feydeau d'abord se promena dans son cabinet. Tout à coup, son œil morne se fit rieur, tout à coup l'homme lui-même changea : Feydeau devint le maire, puis le marié, puis le garçon d'honneur, mimant, parlant.*
- *Nous, écrivant...*

J'ai vu Feydeau véritablement créer son œuvre, tous ses personnages, les uns après les autres, converser, gesticuler, rire, changer de place et de voix, selon qu'il était l'huissier, la mariée ou la petite fille qui a une petite envie.

- *Non, ce n'est pas cela, je recommence... Les fiancés sont ici... L'homme à la loupe est là. Le maire le voit, est hypnotisé par lui. Que dit-il ? Que répond l'homme ?... Que font les autres durant ce temps ?...*

Nous écrivions, nous écrivions, nous raturions, car Feydeau n'avait pas construit son acte dans sa tête, mais l'improvisait.

N'importe, quand à onze heures, Micheau arriva en s'exclamant :

- *Déjà levé ?*
- *Je vais te lire le trois, lui dit Feydeau.*
- *Bon. S'il était prêt, pourquoi ne me l'as-tu pas donné plus tôt... ?*

Permettons-nous sur un point de ne pas être d'accord avec le narrateur. Feydeau devait bien avoir préalablement *construit son acte dans sa tête*. Peut-être lui-même ne le savait-il pas, préférerait-il ne pas le savoir ?

Un autre jour, il avait dit à Marcel Simon : *Je souffre physiquement en écrivant, comme une femme qui accouche.*

Des mots ! Des mots ! Des mots !

Cet homme si gâté par la nature était étrangement peu sûr de lui. Avec un fond de timidité.

En nombreuse compagnie, il se fermait, se taisait, se contentait d'écouter, d'observer, son éternel sourire aux lèvres. A quelques amis choisis, il réservait le plaisir de sa conversation. Ils nous ont transmis quelques-uns de ses « mots », d'une redoutable roserie. En voici quelques-uns.

D'un monsieur particulièrement déplaisant, médisant, mais fameux aussi par ses infortunes conjugales, l'une de ses victimes s'écriait :

- *Il n'est bon qu'à être cocu, ce type-là !*
- *Et encore, il faut que sa femme l'aide !*

*

De certaine dame, quelqu'un disait :

- *Charmante femme, et qui respire la vertu !*
- *Mon Dieu, oui. Mais elle est tout de suite essoufflée.*

*

Une jeune personne un peu trop maquillée accoste Feydeau dans la rue :

- *Alors, beau blond, tu viens t'amuser ?*

Lui, du ton le plus courtois du monde :

- *Mais, Madame... je ne m'ennuie pas.*

*

Pour les raseurs, les cabotins, les imbéciles, il n'avait qu'une indulgence des plus limitées. Un importun vient s'asseoir à sa table et déclare d'une voix sonore :

- *Vous savez, on vient de me le confirmer, j'ai frisé la croix à la dernière promotion !*

Feydeau se penche vers son voisin :

- *Tiens, maintenant il frise aussi ! Autrefois, il se contentait de se raser.*

*

A une première d'un de ses amis, il se trouvait à côté d'un jeune gandin, qui sifflait outrageusement la pièce. Il se tourna vers lui :

- *Je ne savais pas que les trous du c... pouvaient siffler !*

*

Une comédienne roumaine, venue à Paris, se précipite sur lui et, avec une éloquence torrentueuse :

- *Ah ! maître, j'ai joué vos pièces partout en Roumanie : à Bucarest, à Jassy, à Czernovitz, à Caracalu, à Caralasi, à Braïla, partout, partout !*

- *Madame, je ne vous en veux pas.*

*

Un chanteur très imbu de sa personne s'approche de lui :

- *Ah ! Feydeau, cher ami, bonjour. Dites-moi, êtes-vous venu me voir à la revue de l'Olympia ?*

- *Mais oui, mais oui. Et même je vous en demande bien pardon.*

*

On lui demandait ce qu'il pensait de la dernière pièce de Kistemaekers, auteur d'affreux mélés, qui nous paraissent aujourd'hui du dernier ridicule, mais qui eurent leur moment de succès. Il hocha la tête :

- *C'est, comme on dit dans les faits-divers, un de ces drames malheureusement trop fréquents.*

Il venait de faire un bon mot et un auteur de revues, connu pour ses plagats et ses emprunts à l'esprit des autres s'exclamait :

- Très drôle, mon cher, très drôle !... C'est de vous ?
- Oui... mais plus pour longtemps.

Les nuits de Feydeau.

Quel est son emploi du temps ?

Il ne se lève que passé midi. Vers cinq ou six heures, on le voit arpenter les boulevards, les fameux boulevards, encombrés de grands et petits théâtres, de cafés – le Café Anglais, le Grand Café, le Napolitain, ...- où se rassemble tout l'esprit parisien. Boulevards que vient de prolonger jusqu'à la Place de la Concorde, ce désert, l'audacieux Eugène Cornuché, en fondant, rue Royale, le bientôt célèbre « Maxim's ».



Feydeau devant Maxim's
(Dessin de De Losques.)

Feydeau, d'un pas nonchalant, le cigare aux lèvres, va d'un café à l'autre, s'assied à une table, parle peu, écoute beaucoup.

Enfin il se dirige vers « Maxim's », où sa table est réservée. On a pris soin de mettre devant lui un seau à champagne, où se penche une bouteille vide. Derrière cet abri, il sirote lentement son Vittel-cassis. Il regarde de tous ses yeux l'effarante comédie qui se déroule devant lui : grands ducs et boyards en goguette, cocottes de haute et basse volée, fêtards ineptes. Il enregistre les réflexions imbéciles, les exclamations, les

épanchements de ces fantoches, ainsi que le pittoresque jargon de leurs compagnes. Lui-même reste impassible.

Les filles sont étonnées de ce « type tranquille dans le chahut, découpant méthodiquement ses rognons aux frites, qui n'est jamais saoul et qui paie le prix fort ». Son air calme et sa décoration les impressionnent malgré elles. Et sur les sept heures du matin, quand de son pas rêveur il enjambe les bouteilles de champagne, pour atteindre la voiture qui doit le ramener, serein, rue Longchamps, aucun ne lui propose, par-dessus l'épaule du chasseur ensommeillé,

de le reconduire gentiment (MICHEL Georges-Michel, dans le recueil d'articles : « *En jardinant avec Bergson, etc...* », aux éditions Albin Michel, 1923).

Mais comme le fait observer Jacques Lorcey :

Et pendant ce temps, Marianne Feydeau reste seule à la maison...

Armande et ses trente et un huissiers.

N'exagérons rien. Il y aussi le temps des répétitions. Feydeau n'en manque pas une. Il est pour ses pièces un metteur en scène exigeant, d'une précision méticuleuse, mais toujours d'une exquise courtoisie. Ses comédiens l'adorent. Il en fait des amis.

Et parmi eux surtout la séduisante, la pétulante Armande Cassive – disons-le tout de suite, il ne semble pas qu'il y ait eu plus qu'une très grande amitié entre eux.

Elle jouait dans un petit café-concert des environs de la place Clichy, quand Feydeau la remarqua :... *je lui fis aussitôt une petite place dans ma mémoire. Sait-on jamais... !*

Le lendemain, il l'aperçut, assise à la terrasse d'un café, en compagnie d'un monsieur beaucoup plus âgé, à la mine sévère. Il s'approcha :

- *Mademoiselle, j'ai eu le plaisir de vous applaudir hier soir. Je vous ai trouvée délicieuse. Si vous le voulez, je puis vous faire entrer au Théâtre des Variétés.*
- *Mais monsieur, je ne vous connais pas ! Je vous remercie, je suis très bien comme ça !*
- *Ah ?... Je vous demande pardon.*

Le monsieur était le papa de Cassive, grave fonctionnaire et qui veillait sur la vertu de sa fille. Celle-ci avait pris Feydeau pour un quelconque galantin (nous dirions « dragueur » aujourd'hui).

Le temps passa. Très vite, la demoiselle s'émancipa de la tutelle paternelle – peut-être même avec quelque excès ! Elle continuait à faire la joie des cafés-concerts. Quand, à l'automne 1898, **La dame de chez Maxim** fut inscrite au programme des



Armande Cassive

Nouveautés, Micheau proposa Armande Cassive à Feydeau, pour interpréter la Môme Crevette, et Feydeau marqua son accord enthousiaste. C'est Cassive qui montrait quelque hésitation à accepter le rôle :

Je ne voulais pas le jouer. La raison ? Oh ! elle est bien simple : j'avais à ce moment-là à mes trousses exactement trente et un huissiers. Pas un de plus, pas un de moins... Alors, vous comprenez, mon nom sur l'affiche des Nouveautés, c'était la saisie-arrêt. Je n'avais aucun désir de travailler pour mes trente et un huissiers. ... On m'a lu la pièce. Je n'ai pas trouvé le rôle épatant du tout.

On croirait une scène inventée par Feydeau. On les imagine, les trente et un huissiers, vêtus, gantés et cravatés de noir, blêmes, la mine allongée, sinistres, attendant à la porte du théâtre...

Je ne sais par quel miracle, les choses finirent pourtant par s'arranger.



La Dame de chez Maxim, au Théâtre National, en 1956 : René Hinaux (Petypon), Viviane Chantel (La Môme), et Serge Michel (le Duc).

Les pudeurs de Mme Micheau.

On commença à répéter. Feydeau s'appliqua patiemment, réplique après réplique, à débarrasser sa nouvelle vedette des habitudes par trop « caf'-conc' » qu'elle avait prises. A la faire jouer juste, vrai, même au cœur des plus époustouflantes bouffonneries ; et n'en être ainsi que plus comique.

On fit la générale en costumes. Puis la générale pour les photographes. Écoutons ce souvenir de Cassive – nous allons y retrouver une vieille connaissance, l'excellente Mme Micheau :
On était plus pudique alors, au théâtre ; on n'aurait jamais osé montrer des femmes en chemise. On m'avait obligée à mettre un maillot de bain pour éviter tout mouvement de gorge. Le jour de la répétition des photographes, une épaule de ma parure glissa et découvrit l'épaule. Mme Micheau arrêta les photographes et les força d'attendre que j'aie réparé le désordre de ma toilette.

Enfin le jour de la première arriva.

La duchesse et le curé.

Ce 17 janvier 1899 vit se lever l'étourdissant succès que l'on sait. Bientôt toutes les places furent louées pour cent représentations. Pour en retenir une, il fallut s'y prendre quatre mois à l'avance. L'année suivante, les touristes affluèrent à Paris : ils venaient voir l'Exposition – la fameuse Exposition de 1900 – et **La Dame...**

Certains spectateurs pourtant ne furent pas contents. Ils étaient choqués par le curé, le naïf curé que l'on voit, au deuxième acte, retrousser sa soutane, lancer la jambe en l'air en risquant un timide : *Et allez donc, c'est pas mon père !* Non, on ne pouvait pas montrer un serviteur de Dieu en une position qui rappelait plus les Folies-Bergères et le Moulin-Rouge que la sacristie !

Ce fut l'avis d'une très haute dame, la duchesse d'Uzès. Elle écrivit à Feydeau, le sommant de supprimer le scandaleux personnage. Or la duchesse, sur ses terres, pratiquait ce noble sport qu'est la chasse à courre. Feydeau avait, lui, en horreur cette impitoyable poursuite d'une bête innocente et la sanglante boucherie qui s'ensuit. Il demanda à la duchesse de renoncer à son passe-temps favori, en échange de quoi, il obéirait à ses ordres :

- *En somme, je vous propose la curée contre le curé.*

La duchesse ne donna aucune suite à cette suggestion.

Feydeau se consola facilement. **La dame...** lui avait fait trouver une interprète rêvée et la meilleure des copines. Cassive créa encore pour lui : **La Duchesse des Folies-Bergères ; Occupe-toi d'Amélie ! ; Je ne trompe pas mon mari** ; et ces chefs-d'œuvre que sont les pièces en un acte de la fin de sa carrière. Elle reprit **Monsieur chasse** et **Un Fil à la patte**. Lisons ces lignes qu'il lui a dédiées :

(...) « *Ma Cassive, pourrais-je dire, car elle fait tellement corps avec*

mes pièces que le public nous voit, en quelque sorte, comme inséparables l'un de l'autre ».

Où Marianne se fâche – avec quelque raison.

Ses pièces lui rapportèrent des fortunes. Qu'il perd plus vite encore qu'il ne les avait gagnées. Il avait hérité de son père la manie de jouer en Bourse ; avec une aussi totale inexpérience. Il passait des nuits entières au cercle ou même dans d'obscurs tripots, où il se faisait dépouiller. Il constatait, à la fin de sa vie :

On m'a dit que j'avais gagné des millions. Je n'ai jamais vu cinquante mille francs.

Pour la pauvre Marianne, ces soucis pécuniaires, joints aux errances nocturnes d'un mari qu'elle ne voyait jamais, tout cela vint à bout de son immense patience. Des querelles éclatèrent, à propos de tout et de rien. Cette femme qu'il avait tant aimée, Feydeau en vint à ne plus la supporter. Il se vengea. Il se vengea en écrivant ces merveilles de cocasserie, d'observation féroce aussi, que sont les pièces en un acte : ***Feu la Mère de Madame*** ; ***On purge Bébé*** ; ***Mais n'te promène donc pas toute nue !*** ; ***Léonie est en avance*** ; ***Hortense a dit je m'en fous !***



Mais n'te promène donc pas toute nue ! à la Comédie Française en 1971 : Alain Feydeau, le petit-fils de l'auteur, et Micheline Boudet. Mise en scène de Jean-Laurent Cochet.

Les mégères non apprivoisées que l'on y voit plonger leur infortuné mari dans un désespoir effaré, il n'était pas difficile de voir qui elles avaient eu – très injustement – pour modèles. A tel point qu'un jour,

Marianne a dit à son époux :

- *Tu devrais me donner des droits d'auteurs !*
- *Mais, ma chère amie, c'est ce que je fais depuis que nous sommes mariés.*

On a reproché à Madame Feydeau d'avoir obtenu qu'une part desdits droits d'auteur lui fût versée directement. Il faut la comprendre ; elle avait quatre enfants à élever.

Mais cette mesure rendit plus profond encore le fossé qui séparait les deux époux.

La chambre de l'Hôtel Terminus.

En septembre 1909, prenant prétexte de ce que l'on repeignait les murs de sa chambre, Feydeau prit un peigne, une brosse à dents et un pyjama, et alla se réfugier à l'Hôtel Terminus, non loin de la Gare Saint-Lazare. Il ne devait plus remettre les pieds qu'occasionnellement en sa maison de la rue Longchamps. L'Hôtel Terminus devint son logis permanent.

Le jeune Marcel Achard lui rendit visite dans sa chambre. Dont il a donné cette description :

C'était un capharnaüm indescriptible. Sur les tables s'étaient d'abord une collection de petits pots de faïence, les deux cent cinquante flacons de sa collection de parfums, des toiles, encadrées ou non, de tous les peintres modernes, des impressionnistes à Utrillo... Il y avait sur les tables de piles de livres. Et par terre, des piles de livres. On marchait sur les livres. Les meubles en étaient tellement couverts que, pour écrire, Feydeau devait se servir d'une planche à dessin. Dans un coin, une armure qui aurait pu appartenir au chevalier Bayard brillait sous la lampe, de toute sa ferraille insolite.

Je n'ai retenu de notre entretien que sa conclusion. Comme je lui demandais si la jeune génération lui semblait supérieure ou inférieure à celle qui l'avait précédée, il répondit :

- *La jeune génération est très inférieure à la nôtre. Parbleu ! Puis il ajouta, avec un drôle de sourire :*
- *Tout de même, si je pouvais en faire partie !*

Le kiosque à journaux de la gare Saint-Lazare.

Cette vie à l'hôtel augmenta encore cette terreur qu'il avait de rentrer se coucher.

Une nuit du printemps 1914, Louis Verneuil, voulant aller acheter

un journal au kiosque de la gare Saint-Lazare, eut la surprise d'y trouver Feydeau, vendant très consciencieusement « Le Temps » et « L'Intran » aux passants. Et qui lui donna cette explication :

Je bavardais avec Madame Beuge (c'était la marchande de journaux) et puis elle a eu froid et elle est allée prendre une soupe chaude au café d'en face ; je la remplace jusqu'à ce qu'elle revienne. Asseyez-vous donc un moment, ajouta-t-il, comme s'il avait été cinq heures de l'après-midi.

Et comme il se sentait particulièrement éveillé, et que Madame Beuge, réchauffée, revint bientôt et se mêla activement à la conversation, ce fut vers six heures et demie seulement que Feydeau consentit à quitter son kiosque, et à me souhaiter une bonne nuit : il faisait d'ailleurs grand jour !

Comme on aurait voulu avoir été là, dans un petit coin, à écouter les propos de Madame Beuge et de deux des hommes les plus spirituels de Paris !

Le couronnement de Cassive.

Quelques semaines plus tard, la guerre éclatait.

Les absurdes massacres autant que l'ineptie des débordements cocardiers auxquels se livraient les gens de l'arrière l'assombrèrent encore. Quelqu'un s'indignait devant lui de ce que certains députés, gaillards et fringants, se tinssent prudemment éloignés de la ligne de feu. Il répliqua :

Il ne faut pas abîmer nos parlementaires. Après la guerre, c'est une belle jeunesse qui nous restera.

Son divorce, prononcé à ses torts, en avril 1916, fut loin d'arranger les choses.

Il ne parvenait plus – il n'y parvint jamais – à terminer sa dernière pièce, ***Cent millions qui tombent***. Peu à peu, ainsi que l'a dit Hervé Lauwick, son esprit s'embrumait (1) :

... excédé de solitude et de n'avoir plus de but dans la vie, il entra dans une étrange zone, située entre l'inconscience et la lucidité, et lui, qui avait écrit pour amuser le peuple tant de folies, il erra au bord de l'insanité.

On le vit encore, en avril 1919, figurer comme témoin aux côtés de Sarah Bernhardt et de Tristan Bernard, au mariage de Sacha Guitry et d'Yvonne Printemps. Puis son mal s'aggrava. En octobre, ses fils durent le placer dans une très confortable maison de repos, à Rueil-Malmaison, où il disposait d'un pavillon.

L'ancien ragot, selon lequel il aurait été le fils de Napoléon III, vint hanter son esprit vacillant. A l'exemple de ce père supposé, il se laissa pousser la barbiche et se fit tailler un uniforme de général Second Empire qu'il revêtait de temps en temps.

Il bénéficiait pourtant de permissions de sortie. On le voyait alors parcourir son cher boulevard, de Maxim's au Napolitain. Il y retrouvait Cassive, Marcel Simon, ... Henri Jeanson nous a laissé de lui ce souvenir :

La dernière fois que j'ai vu Feydeau, c'était au Napolitain. Il avait laissé pousser sa barbe pour accentuer la ressemblance qu'il croyait avoir avec Napoléon III.

- *Tu viendras demain à Notre-Dame, me dit-il. Il faut absolument que tu assistes à mon couronnement. Cassive sera ma reine. Quant à toi, je te réserve un emploi des plus lucratifs : tu seras mon page...*

Il mourut un peu plus tard, doucement. Il avait cinquante-neuf ans.

On était le 5 juin 1921. Ses funérailles se firent au milieu d'une foule immense : ses quatre enfants, les vieux amis, Sacha Guitry, Tristan Bernard, Marcel Simon, Cassive « sa reine » les yeux noyés de larmes...

Cette année-là, rien qu'à Paris, son nom revenait cinq fois à l'affiche, avec **Un fil à la patte**, aux Nouveautés ; **La dame de chez Maxim**, à l'Empire-Théâtre ; **Un fil à la patte** encore et **Champignol malgré lui**, à la Scala ; et une fois encore **La dame...**, à la Nouvelle-Scala.

Et ce n'est pas près de s'arrêter.

(Texte de Luc André, extrait du programme de "**Tailleur pour dames**" - 1987-1988)

* * * * *

(1)Hervé Lauwick, « D'Alphonse Allais à Sacha Guitry » - Plon 1963.

NOTRE PROCHAIN SPECTACLE.

Du 28 février au 31 mars 2018

« **LES FEMMES SAVANTES** »

de **MOLIÈRE.**



Avec : **Mathieu ALEXANDRE, Patrick BRÜLL,
Morgane CHOUPAY, Agathe DÉTRIEUX,
Marie-Line LEFEBVRE, Julien LEMONNIER,
Pierre POUCKET, Freddy SICX, Valéry STASSER,
Cécile VAN SNICK, Jean-François VIOT,
Nathalie WILLAME.**

Dramaturgie et mise en scène : **Armand DELCAMPE**

Assistanat : **Jean-François VIOT**

Scénographie et costumes : **Gérald WATELET**

Lumières : **Jacques MAGROFUOCO**

Une production de l'Atelier Théâtre Jean Vilar et du Festival Royal de Spa.

Avec la participation du Centre des Arts scéniques.

Avec le soutien de la Province du Brabant wallon.

L'incontournable Molière revient cette fois avec un spectacle qui a déjà connu un très joli succès à l'Atelier Théâtre Jean Vilar et en tournée (plus de 81 représentations et plus de 50.000 spectateurs).

Armand Delcampe nous offre une version burlesque, très jubilatoire et très colorée de cette comédie géniale.

La presse fut unanime... « Irrésistible »

et « d'une efficacité sans faille ! ».

L'équipe permanente du Théâtre Royal du Parc



Thierry DEBROUX,
Directeur



Colette LEFEBVRE,
Directrice adjointe



Maïté VAN DEURSEN,
Assistante de Direction
en formation



Andrée CAUDERLIER,
Comptable



Christine HA,
Comptable



Marie-Jeanne BERTRAND,
Assistante administrative



Sarah FLORENT,
Attachée de presse



Sandrine SCHROEDER,
Buraliste



Juliette DELAUNAY,
Buraliste



Tereska VAN DEN ABEELE,
Buraliste



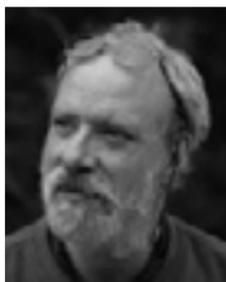
Julien CRESPIN,
Assistant administratif



Magali GENICQ,
Chef de salle



Gérard VERHULPEN,
Directeur technique



David LEMPEREUR,
Régisseur



Cécile VANNIEUWERBURGH,
Régisseur de plateau



Noé FRANCO,
Régisseur lumières



Loïc MAGOTTEAUX,
Régisseur son



Zouheir FARROUKH,
Accessoiriste



Gwendoline ROSE,
Habilleuse



Yahia AZZAYDI,
Menuisier



Patrick CAUTAERT,
Menuisier



Lucas VANDERMOTTEN,
Menuisier



Luc FANNES,
Technicien de surface



Micheline RODIERS,
Technicienne de surface

Vanhumbreeck *frères*

VOTRE SPÉCIALISTE EN BOIS ET PARACHÈVEMENT DEPUIS 100 ANS

- ◆ Plancher
- ◆ Meubles 100% sur mesure
- ◆ Bois plancher terrasse et bardages
- ◆ Portes
- ◆ Isolation
- ◆ Fourniture et pose



Avenue de Vilvorde 100
1000 Bruxelles

Tél +32 2 216 31 32

Mail info@vanhum.be

Web vanhumbreeckfreres.be